

UN JOUR ÇA IRA

un film de Stan et Edouard Zambeaux

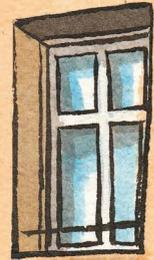
«Une pépîte
d'humanité»

CAUSETTE

«Une gifle
au cœur»

LIBÉRATION

atelier
chant avec
Ange!



Edouard

cahier
d'écriture de
Djibi



SYNOPSIS

Djibi et Ange, deux adolescents à la rue, arrivent à l'Archipel, un centre d'hébergement d'urgence au cœur de Paris.

Ils y affrontent des vents mauvais, des vents contraires, mais ils cherchent sans relâche le souffle d'air qui les emmènera ailleurs.

Et c'est avec l'écriture et le chant qu'ils s'envolent... et nous emportent.

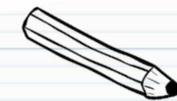
Une plongée au cœur de l'Archipel, un centre qui propose une façon innovante d'accueillir les familles à la rue.



France - Durée : 86 min

AU CINÉMA LE 14 FÉVRIER

 /UNJOURCAIRA
#TWITTER #UNJOURLEFILM



inscris toi
aux ateliers

NOTE DES RÉALISATEURS

UN JOUR ÇA IRA est né lorsque nous venions d'achever un premier documentaire, déjà à quatre mains (DES CLÉS DANS LA POCHE) sur des personnes à la rue qui se reconstruisent en Auvergne; Éric Pliez, à la fois Président du Samu social et directeur d'Aurore (l'association parisienne qui accompagne les SDF ou les mal-logés) nous a téléphoné, en nous disant laconiquement : «venez voir, on tente un truc».

Nous l'avons suivi. Nous sommes allés voir.

C'est comme ça que tout a commencé pour nous à l'Archipel... L'Archipel a été pendant des décennies le vaisseau amiral de l'innovation française (INPI : l'Institut National de la Propriété Industrielle) et est devenu, avec la crise, un canot de sauvetage pour les naufragés de la vie.

Ce radeau s'est transformé en bateau-pilote de l'innovation sociale, en inventant une autre manière de prendre en charge les sans domicile. Près de 300 personnes, dont 70 enfants vivent dans ce centre conçu pour abriter des familles à la rue, souvent composées d'une mère et de ses enfants.

Évidemment, rien n'est luxueux. Les douches sont spartiates, la cantine impersonnelle, les chambres sont d'anciens bureaux pas toujours bien adaptés. C'est bien d'un centre d'hébergement d'urgence dont il s'agit. À part qu'ici s'invente une alchimie unique qui veut rendre «le beau accessible au bas». Et c'est ce qui nous a séduits.

On est à l'Archipel, loin des garages à pauvres, loin des centres d'hébergement isolés. On est au bout d'une ligne de bus aléatoires qui enferment encore plus dans la pauvreté et l'isolement : pour ces gens qui n'auraient rien d'autre à faire... que de survivre.



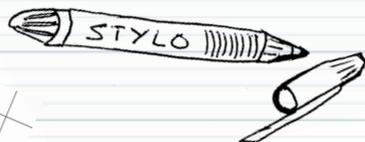
En plein centre-ville, les hébergés peuvent plus facilement effectuer les démarches administratives nécessaires et envisager une vie après, une vie dehors. Accompagnés par les travailleurs sociaux du centre, ils peuvent croire que rien n'est définitivement perdu, et que leur destin leur appartient.

En fait, la force de l'Archipel réside dans sa capacité à agréger des initiatives et des énergies.

Car les mondes, les univers, les parcours cohabitent et parfois se mélangent dans ce lieu original. Insérés, exclus, entrepreneurs, travailleurs sociaux composent cette tour de Babel sociale. Il y a à l'Archipel des destins, des vies, des parcours, mais aussi un projet politique, une expérimentation sociale unique en Europe et d'une ampleur inédite.

Finalement, Eric Pliez a rendu les clés et tous ont quitté le lieu pendant l'été 2016, pour laisser la place aux aménageurs qui «valoriseront» cette emprise foncière exceptionnelle au cœur du 8e arrondissement de Paris.

C'est pour cela que, nous sommes allés vers un film qui questionne la place des «pauvres» dans l'espace public.





LES « HÉROS »

Djibi et Ange



Les enfants représentent la force vive de l'Archipel. Ils en sont en tout cas la raison d'être. Nous avons donc eu spontanément envie de leur accorder une place centrale dans notre film et avons choisi deux d'entre eux.

Deux ados de 13 ans, une fille, un garçon, arrivés à l'Archipel accompagné chacun d'un de leurs parents.

Djibi est un garçon seul avec sa mère, Ange une fille seule avec son père. Tous les deux sont collégiens.

Ils ont le conformisme des enfants de leur âge avec en plus le «secret» de leur lieu de vie.

Ils habitent au 115 comme ils disent.

Ce qui, dans l'espace social, leur confère un statut «d'invisible».

Ce sont deux ados d'une grande maturité acquise au contact des aléas traversés. Mais deux ados qui gardent évidemment aussi leur part d'enfance. Et de rêves sans limites.

Ils encaissent, mais ils incarnent l'insouciance. Ils sont connectés à leur corps, à leur ressenti, ils sont spontanés et dans le présent. Par conséquent, le monde vu à travers leur prisme est très intéressant. Ils vivent le monde de façon plus archaïque, quand ils regardent, ils ouvrent les yeux plus grands.

Dans les différents ateliers qui leur sont proposés, ils accouchent de choses époustouflantes même s'ils n'en ont pas forcément conscience.

Djibi et Ange livrent leurs regards et leurs perceptions à travers leurs écrits dans les ateliers d'écriture et de chant: Djibi rédige des articles lors de l'atelier d'écriture pour qu'ils soient publiés dans le quotidien Libération.

Écrire, se raconter, c'est pour lui s'approprier son destin, se réapproprier de l'intime, tout en se protégeant.

Pour une fois, on lui donne la parole, pour une fois, il a une voix, il est content. Il ne va pas témoigner, mais réfléchir. Sa parole y est construite, élaborée, assumée et lui permet l'introspection.

Dans son premier texte, il raconte son arrivée avec sa mère à l'Archipel un 31 décembre au soir. Il écrit sur la promiscuité du lieu, en imaginant la vie «derrière le mur de sa chambre» et bravache, il explique déjà que quitter le lieu ne lui fait pas peur, à lui qui est un «**serial déménageur**»!

Il décrypte au fur et à mesure le lieu et ses codes. Il est notre guide. Plus tout à fait enfant et pas encore adulte. Il dit de lui qu'il a vécu sa vie d'adulte... enfant et qu'il espère donc vivre sa vie d'enfant... adulte.

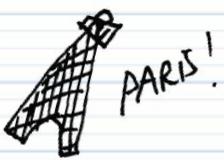
La publication de ses articles lui permettra d'accéder à une vraie reconnaissance et valorisation. La voix de Djibi porte le squelette du film, et nous permet d'observer et de vivre cette expérience à travers ses yeux d'enfant.

Ange raconte son aventure au centre, à travers les chansons qu'elle compose à l'atelier chant. Cette activité représente pour elle un moment précieux d'évasion et un lieu privilégié d'expression. Elle s'y sent écoutée, douée, et valorisée grâce à l'espace bienveillant créé par sa prof de chant. Elle peut donc sortir enfin de sa bulle, de son isolement, et échapper à la discipline paternelle.



Elle trouve dans cet atelier le moyen de chanter dans l'urgence, et parfois de chanter son urgence.

À travers la construction et l'évolution de quelques morceaux choisis, nous la regarderons grandir et mûrir. Nous partagerons ses sentiments sur ce qu'elle vit, jusqu'à la représentation finale de ses chansons devant les parents, dans la chapelle de l'Archipel. Ange a décidé d'écrire une chanson sur son père, son unique et exigeant référent dans laquelle elle va raconter sa peur de l'abandon. Elle a également écrit sur sa mère et sur son parcours d'ado SDF. Un texte intitulé «**Ange des rues**», qui va susciter l'admiration de tous et lui offrir enfin le statut auquel chaque adolescent aspire.



UN HUIS CLOS

Djibi et Ange vont recouvrer leur dignité, car comme tous les ados, ils veulent à la fois se démarquer et ressembler aux jeunes de leur âge aspirant à la «normalité». Or, bien souvent, ils n'osent même pas dire où ils habitent tant la honte les étirent. Pour autant, tous les deux manifestent une volonté tenace de s'accrocher et de s'en sortir. Ils sont extrêmement méritants, ils croient en leur bonne étoile, ce qui les rend attachants. Ce sont des enfants qui doutent, mais qui sont résolument optimistes et se projettent dans une vie future rêvée.

Chacun, à sa manière, est persuadé avec toute la confiance de son âge que forcément, «un jour ça ira»!

Pour Djibi et Ange, l'écriture et le chant s'inscrivent dans une progression forcément chaotique et empreinte de doutes, et sont tous deux porteurs d'un enjeu à forte valeur symbolique qu'ils ne sont pas certains d'atteindre. Réussir une représentation en public pour Ange, et obtenir une publication dans le quotidien Libération pour Djibi ne sont pas des perspectives qui leur paraissaient envisageables au début. **Ils vont pourtant relever ce défi.** Et par leur motivation, insuffler de l'énergie à l'ensemble du groupe d'ados.



Le 115 - L'Archipel

Pour ce film, nous avons choisi le huis clos, d'abord pour insister sur la posture encastrée des familles hébergées. Elles sont comme emprisonnées dans un no man's land. Elles sont dans un entre-deux qui engendre une véritable fatigue psychique.

Le huis clos géographique nous a permis de travailler sur les mouvements de frottement et de grâce liés à la grande promiscuité à l'Archipel et à la tension permanente ainsi créée. Rien n'est lisse. À l'Archipel, rien n'est linéaire. Le moindre événement crée un effet papillon. Notre défi a d'ailleurs été de faire rentrer l'extérieur dans cet univers notamment au moment de la crise des migrants qui se répercutera sur le centre.

De nombreux éléments du décor dévoilent les contrastes des différentes activités et époques qui se sont croisées à l'Archipel. Sur les portes des chambres des hébergés, on peut lire, sur du papier ordinaire, des noms de famille et le nombre d'occupants dans la chambre. À côté, il reste d'anciens écriteaux de l'INPI. Ici, les hébergés peuvent dormir dans une chambre, avec une double porte capitonnée, qui était le bureau du directeur général de l'INPI. Le nom du directeur est toujours là, et il côtoie celui des résidents temporaires griffonnés sur une feuille volante.

Ces familles hébergées sont inscrites dans une double temporalité : celle de leur vie faite d'urgence, et le cycle de la société à l'extérieur qui les oblige à développer une patience hors norme. Elles ont des besoins pressants, mais personne ne peut leur fournir dans l'instant un logement, un travail, des papiers... Le huis clos met en exergue le temps qui passe et la sensation d'étouffement que les familles ressentent.

Mais le huis clos est aussi humain.

Djibi et Ange sont d'abord seuls face à leur destin, livrés à eux-mêmes même si l'alchimie du lieu les aide souvent à dépasser leur isolement.

Face à la gravité des enjeux, dans ce monde de survie, leurs familles gardent secrètes les bonnes comme les mauvaises nouvelles pour exorciser les superstitions et éviter les jalousies. Seuls les enfants et nos héros Djibi et Ange, forts de leur enthousiasme «dévoilent» ces secrets.





L' ASSOCIATION AURORE

Aurore est une association dont l'existence remonte au XIXe siècle, en 1871. Elle a rapidement été reconnue d'utilité publique en 1875.

Chaque année, l'association Aurore accueille et accompagne vers l'autonomie plus de 30 000 personnes en situation de précarité ou d'exclusion, via l'hébergement, les soins et l'insertion professionnelle. Cet accompagnement se fait principalement en Île-de-France mais également dans cinq autres régions : l'Aquitaine-Poitou-Charentes, l'Auvergne-Rhône-Alpes, le Grand-Est, Les Hauts-de-France et les Pays-de-la-Loire. A l'Archipel, comme dans l'ensemble de ses centres, l'association Aurore promeut un accueil inconditionnel et un accompagnement pluridisciplinaire, adapté à chaque personne.

Les personnes accompagnées par les professionnels de l'association sont acteurs de leur réinsertion, ce qui permet une interaction avec le personnel de l'association et pousse à revisiter constamment les différents projets d'établissement.

La conception de ses interventions est pragmatique, à l'abri des préjugés et reposant sur des principes humanistes, laïques et solidaires.

CHIFFRES CLEFS (année 2016)

30 040 personnes accueillies par Aurore

12 250 au pôle Urgence sociale et hébergement

5 800 au pôle Habitats

7 070 au pôle Accueils, Santé, Précarité

3 750 au pôle insertion

170 au pôle ESAT (Etablissements et service d'aide par le travail)

1 000 au Territoire Foyer Auboïs

1 700 salariés

850 bénévoles

194 services

125 M€ de budget

Aurore est présente dans :

18 arrondissements parisiens

69 villes

14 départements

6 régions



Pour aller plus loin :
www.aurore.asso.fr

LA ZONE D'EXPRESSION PRIORITAIRE

UN JOUR ÇA IRA, tourne autour d'un atelier d'écriture initié dans le cadre de la ZEP. Ce dispositif a été créé en 2013 par Emmanuel Vaillant (journaliste), Thibault Renaudin (secrétaire générale de l'AFEV - Association de la Fondation Étudiante pour la Ville) et Édouard Zambeaux. Son rôle et sa force sont d'associer des journalistes avec des jeunes (15-25 ans) issus de tous les territoires. Ils peuvent alors se raconter, ou partager leurs expériences sur des sujets dont ils sont acteurs ou témoins, en échangeant leurs regards sur la société, tout en renforçant également leurs pratiques médiatiques et leur esprit critique.

La ZEP propose trois actions distinctes :

- Des ateliers d'écriture pour accompagner les jeunes qui souhaitent témoigner et se raconter.
- Des ateliers de créations de médias pour aider les jeunes sur les techniques et les contenus éditoriaux,
- Des ateliers d'insertion professionnelle par la pratique média dédiés aux jeunes en décrochage scolaire.

Grâce à leurs contacts, les créateurs de la ZEP ont su construire des partenariats avec l'AFEV dont elle dépendait au départ, mais aussi et surtout avec plusieurs médias nationaux comme L'Étudiant, France Inter, Libération ou Le Huffington Post et Le Monde. La ZEP se déplace alors au sein des établissements scolaires (collèges et lycées), des associations étudiantes, de quartier ou d'éducation populaire, mais également dans des structures d'insertion en milieu pénitentiaire et en milieu hospitalier.

L'intention est de permettre à des ados et à des jeunes adultes de se raconter à la première personne. De livrer le récit de leurs vies, de sortir de la statistique ou de l'analyse sociologique, de contribuer à donner à la jeunesse tous ses visages.

À l'occasion de la sortie du film, la mairie de Paris a décidé de s'associer à la ZEP dans le cadre d'ateliers d'écriture. Plus de 300 adolescents et jeunes adultes racontent la précarité telle qu'ils la voient et parfois... telle qu'ils la vivent.

Une publication de ces témoignages est prévue au moment de la sortie.

RENCONTRE AVEC LES RÉALISATEURS

C'est votre seconde collaboration : qu'est-ce qui vous pousse à travailler ensemble ?

Stan Zambeaux:

J'étais à l'étranger, je suis revenu, on bossait sur les mêmes thématiques, mais avec des outils différents. On s'est dit : allons pour un film ! Et puis, allons pour un deuxième film ! Cela nous semblait naturel.

Édouard Zambeaux:

C'était une sorte de logique, d'évidence. UN JOUR CA IRA c'est un sujet que j'ai approché d'abord en tant que journaliste et tout à coup, en creusant, il était évident que cette histoire était trop grande pour se contenter du journalisme. Alors on en a parlé et décidé de faire ce film ensemble tandis qu'on achevait le précédent. C'était donc une évidence de repartir ensemble sur cette aventure, et puis Stan maîtrise l'outil, pas moi.

En quoi ce sujet dépasse-t-il, pour vous, l'idée de journalisme ?

Édouard:

À l'origine de ce film, il y avait l'envie de faire quelque chose de beau pour décrire une réalité souvent présentée sous son aspect uniquement miséreux. Nous avons envie d'avoir une approche esthétique de cette question, de magnifier les personnages, de montrer que la situation extrêmement difficile dans laquelle ils étaient n'atteignait pas leur dignité. Il y avait cette volonté-là et c'est en cela qu'on est à mes yeux au delà du journalisme. Ça parle d'un regard sur la société, de l'ampleur d'un phénomène. Et puis le traitement se veut beaucoup moins descriptif qu'une approche journalistique. Je n'aime pas du tout l'injonction du positif et il n'était pas question d'y céder. Nous n'avons pas modifié la réalité, mais il y a de la poésie chez ces enfants même quand ils sont au 115. Nous voulions juste avoir un regard bienveillant, optimiste, nous laisser surprendre et nous laisser porter par l'énergie spontanée qui émanait de ce lieu.

Stan:

C'est aussi un lieu qui nous a marqués dès le début : très cinématographique, très vaste et en même temps fermé comme une bulle. Tu ne fais pas un film sur le lieu, tu ne fais pas un film sur les gens, tu fais un film avec le lieu, tu fais un film avec les gens qui y sont. Et l'on a vécu avec les gens tout ce temps-là ; c'était le prix pour pouvoir obtenir leur confiance et leurs paroles. Le premier enjeu était de construire le projet avec eux pour qu'ils sentent que l'on pourrait réellement raconter quelque chose ensemble. Ça passait d'abord par les parents qui ont accepté de nous confier leurs enfants, pour qu'on avance avec eux et sous leurs regards bienveillants. Quand ils nous regardaient de loin, ils comprenaient très bien ce qui était en train de se mettre en place.

Comment avez-vous envisagé le partage du travail lors de l'élaboration du film, à chaque étape de sa création ?

Stan:

On écrit ensemble. Après, cela dépend des tournages. J'étais très présent durant la préparation, le repérage, pour permettre de faire voyager l'outil dans le lieu. Réaliser

des petites choses périphériques pour que les jeunes et les moins jeunes, puissent s'approprier la caméra, qu'elle devienne un personnage de leur quotidien. Après, pour le tournage, j'y étais souvent, Édouard passait quand il le pouvait et on essayait de s'organiser au jour le jour.

Édouard:

Il y avait un énorme boulot sur le terrain que Stan a beaucoup pris en charge. Ensuite, il y a eu toute la phase d'écriture et de réécriture. Essayer d'inventer, de découvrir, au fur et à mesure, quels pourraient être les outils narratifs : car il fallait bien trouver les fils rouges. On passait deux semaines avec une famille et tout à coup ils étaient relogés et bien sûr on se réjouissait pour eux, même si ça voulait dire que nous perdions nos personnages. On se retrouvait dans une unité de lieu avec des gens presque captifs (dans le sens huis clos) qui, en deux heures de temps, pouvaient partir. Il fallait réinventer en permanence le vecteur narratif. Au début, on voulait faire un film sur les mamans, puis sur les familles et enfin on a fait un film sur les enfants. Parce qu'au fur et à mesure que le film avançait, on a réussi à identifier ou à mettre sur pied les moyens de construire une narration qui évidemment s'appuyait sur les personnages, mais qui avait une constance supérieure aux personnages. Je pense à la Zep, aux ateliers chants, pour ne pas être au fil de l'eau.

Comment avez-vous construit vos personnages, à quel moment avez-vous décidé de suivre untel plutôt qu'un autre ?

Stan:

C'était un lieu débordant de gosses, mais on avait peur qu'ils ne puissent pas forcément tenir le propos pour un film entier, et puis avec la fragilité du lieu, il fallait aller vite car ils risquaient de partir du jour au lendemain. Il faut du temps pour construire, encore plus avec des enfants. On travaillait déjà avec un certain nombre d'enfants depuis un an et demi et la rencontre avec Djibi a été déterminante et a rendu possible ce projet guidé par les enfants. Djibi était entre le monde des enfants et celui des adultes. Il fédérait toute la bande des enfants tout en ayant une relation privilégiée avec les adultes et les travailleurs sociaux. Il s'est vite imposé au coeur du film et comme le lien entre toute la communauté du centre. C'est devenu un proche. Et j'espère qu'avec lui et sa mère l'histoire continuera, même au delà du film.

Et il y avait une autre gamine, qui s'appelle Ange, qui était un personnage secondaire. Elle avait plus de mal avec la parole, parce qu'elle était plus timide. Alors elle a trouvé son créneau : c'était la musique. Et c'est très bien comme ça.

En dehors d'Ange et Djibi avez-vous eu des nouvelles des autres pensionnaires du centre ?

Stan:

Oui, une centaine d'entre eux ont assisté à la projection organisée pour les familles. On a revu tous les gosses qui gravitent autour de Djibi, ils étaient tous là. Le centre étant fermé depuis un an et puisqu'ils avaient été dispatchés à droite et à gauche, on se demandait à quel point ils seraient encore mobilisés autour du projet. Et ils étaient là. Ils étaient beaux. La « famille » du centre était réunie presque au complet.

LES RÉALISATEURS

Stan Zambeaux



Exilé à Bruxelles pendant 10 ans, il part très vite sur les routes d'Afrique et d'Europe. En 2005, il réalise son premier film *RÊVE D'UN AILLEURS*, un documentaire de 26 minutes sur le décalage de vie d'un immigré entre son pays, le Sénégal, et son pays d'immigration, la France. En 2010, il s'intéresse déjà à l'enfance à travers une trilogie documentaire entre l'Europe et l'Afrique. D'abord avec *DARE WATÉ*

YACOUBA, sur un adolescent de 14 ans qui retourne retrouver son père et ses racines après avoir suivi sa mère 10 ans plus tôt; puis *M.A.C.O.* suivant les jeunes incarcérés de 11 à 14 ans à la prison de Ouagadougou.

Mais c'est en filmant le destin de traducteur d'un enfant Rom vivant à Bruxelles dans *RECARDO MONTEAN ROSTAS*, qui clôt cette aventure, qu'il se fait surtout remarquer à travers les festivals du monde entier. Il poursuit avec un nouveau film, cette fois sur un réfugié politique Albanais *ULYSSE ET LA GROTTTE DE POLYPHÈME* (23 min). Il est repéré par Julie Frères et les Dardenne qui lui proposent de produire *DES HOMMES* en 2014. Son frère dit de lui « **Stan sait parfaitement instaurer une patiente complicité avec les personnages. Sa naturelle empathie, sa bienveillante attention et sa disponibilité permettent de développer avec les personnages une confiance qu'il est très difficile d'atteindre.** »

Édouard Zambeaux

Édouard Zambeaux a fait un chemin où la curiosité se marie à la ténacité. Très tôt, il oriente sa vie professionnelle là où les autres vont peu, ou pas du tout lorsqu'encore étudiant à l'Institut pratique du journalisme, il part en Albanie. Ou encore quelques années plus tard quand il choisit de s'intéresser aux adolescents emprisonnés.



Le reportage albanais lui offrira sa première parution en 1993 dans le magazine « *La Vie* » : l'immersion dans l'univers carcéral un livre-enquête « *En prison avec les ados* ».

Forcer les portes, aller aux marges de notre société et écouter : ce sont là trois piliers sur lesquels Édouard Zambeaux choisit de construire son travail. Il l'exerce dans un premier temps des territoires occupés à Gaza, au Kosovo en passant Trinidad et Tobago. Son terrain de jeu est alors international et ses collaborations sont aussi diverses que l'esprit de ce globe-trotteur est ouvert : *Historia*, *VSD*, le *Figaro Magazine* ou encore *Grands Reportages*.

Ses retours en France sont d'abord consacrés à l'écriture, mais ils lui permettent également de parler de son travail auprès de jeunes d'Ile de France. Au sein de la *Fondation 93*, il contribue à sensibiliser ce public si particulier à l'expression écrite et orale. Ces interventions lui font prendre conscience que cette population des périphéries n'a que peu de présence dans les médias et surtout n'ose pas, écrire ou dire.

Pour qu'ils tentent, Édouard Zambeaux va leur donner des clés et des espaces. Ce sera d'abord en 2002 sur *Radio France Internationale* l'émission "Territoires de jeunesse", magazine de société sur la jeunesse, suivi en 2006 de "Microscopie", émission d'investigation sociale. Parallèlement, il a produit entre 2005 et 2017 une émission sur *France Inter*, simplement et justement appelée "Périphéries". Elle faisait la part belle aux sons et à des voix, des témoignages sans fard ni artifice.

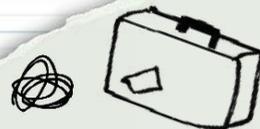
Des jeunes qu'on n'entend pas sur un média national, ce seront également les ingrédients du succès d'une journée spéciale sur *France Inter*, "Tous aux postes", le 17 mars 2006. Ce vendredi, 300 adolescents "kidnappent" l'antenne et s'invitent dans les émissions. Ce jour-là, ce sont ceux qu'on n'entend que peu ou pas, qui prennent la parole et qui vont surprendre, par la valeur et la pertinence de leur propos.

Aucune raison au vu de cette qualité de se limiter à la seule radio. Au début des années 2010, Édouard Zambeaux commence à toucher à l'image, mais en suivant le même cheminement : des jeunes qu'il accompagne dans leur prise de conscience de ce qu'ils sont et du potentiel d'expression qui est le leur. Ce sera au sein du *Bondy blog*, un média en ligne, voix des quartiers sensibles. Il crée et anime d'octobre 2011 à juillet 2012 le "Bondy blog café", émission diffusée sur *LCP* où des jeunes rencontrent et questionnent un invité politique.

La voie est désormais ouverte, le goût est pris. Depuis, Édouard Zambeaux s'est lancé avec son frère dans l'écriture et la réalisation pour une première collaboration. Ce sera *DES CLÉS DANS LA POCHE*, un documentaire sur des mal-logés franciliens qui tentent d'améliorer leur existence à Aurillac dans le Cantal.

La suite sera logiquement *UN JOUR ÇA IRA*, ce huis clos en compagnie d'adolescents dans un centre d'hébergement d'urgence.

Son frère Stan dit de lui que « **sa rigueur et son intégrité ont toujours été au service de cette volonté de donner un espace à ceux qui en ont peu, ou pas dans les médias** ».



LA MUSIQUE DU FILM

Alors que Djibi s'épanouit dans l'écriture, Ange a choisi de le faire par la musique. C'est à ce moment du film qu'intervient l'**association Fausse Note**, qui s'est donnée comme but de permettre aux enfants de l'Archipel d'apprendre à composer et à travailler des textes autour de mélodies. Fausse Note cherche à remettre au cœur de la cité la dimension populaire de l'art musical.



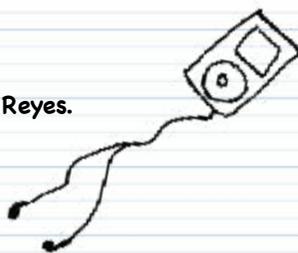
C'est dans cet objectif qu'elle s'est installée de janvier 2015 à juin 2016 à l'Archipel et c'est pourquoi les deux cinéastes lui ont attribué une telle importance.

De ce projet sont nées 10 chansons qui rendent compte des difficultés de vie des hébergés, mais qui portent les espoirs des enfants qui ont participé à ces ateliers. L'aboutissement du travail d'écriture se termine par un spectacle final, point culminant du film, qui marque également la fermeture du centre.

C'est pour garder une trace indélébile de l'expérience unique du 115 que Fausse Note a voulu produire un enregistrement sous forme d'un album : **Invisibles**.

Le résultat, ainsi que les paroles, sont disponibles à l'adresse suivante : www.album-invisibles.fr

Par ailleurs, la musique originale a été composée par David Reyes. www.davidreyes.fr



LES PRODUCTEURS

Elfriede Leca et Marc Berdugo ont créé **MAGNETO** en 2008 avec Serge Khalfon. Ils produisent actuellement 30 heures de programmes documentaires par an. Ils ont produit notamment « LES FILS DE LA TERRE » d'Edouard Bergeon, sorti en salle en 2012, et les films de Manon Loizeau « SYRIE LE CRI ÉTOUFFÉ / SILENT WAR », « TCHÉTCHÉNIE, UNE GUERRE SANS TRACE » et « LES CHRONIQUES D'UN IRAN INTERDIT ».

À l'été 2015, les deux auteurs Stan et Edouard Zambeaux sont venus leur proposer ce projet fort sur lequel ils se sont immédiatement engagés.

Marc Berdugo - Direction et développement

Marc Berdugo assure la direction éditoriale et le développement de **MAGNETO**. Il est producteur et réalisateur. Il a notamment réalisé un documentaire pour ARTE intitulé « A QUI APPARTIENT L'IRAK ? » en 2009.

Il a participé à la naissance de LCI, en 1994, où il est devenu grand reporter au service étranger et a assuré ensuite les fonctions de rédacteur en chef dans l'agence CAPA (2002-2007).

Elfriede Leca - Direction générale et gestion

Avant de s'investir dans **MAGNETO**, Elfriede Leca a été directrice générale d'Elephant et Cie, la société d'Emmanuel Chain et Thierry Bizot, après avoir été chargée de production à Capa TV et directrice commerciale à France 3 Ile de France.

Isabelle Gripon - Production exécutive

Après huit ans à Los Angeles dans la vente de films, elle assure pendant dix ans, le montage financier de nombreuses co-productions à l'international. Elle participe également au développement de plusieurs longs métrages avec MANDALA PRODUCTIONS, et devient productrice en 2002. Elle produit alors une dizaine de documentaires pour ARTE et France Télévisions, dont le long-métrage documentaire « CE N'EST QU'UN DÉBUT » avec CIEL DE PARIS PRODUCTIONS qui sort en salles en 2010. Elle rejoint **MAGNETO** en 2015.

En parallèle, elle assure depuis 6 ans, la coordination du Festival International de Cinéma d'Alger.



EUROZOOM

Créée en 1997, **Eurozoom** est une société de distribution indépendante reconnue parmi les acteurs du secteur et engagée dans la distribution de films indépendants de qualité.

À l'origine, la création d'**Eurozoom** s'est construite autour d'une politique éditoriale basée sur la notion de diversité citoyenne, privilégiant ainsi des long-métrages réalisés par, ou mettant en scène des acteurs de la dite diversité comme les documentaires **BIGGIE & TUPPAC** de N.Broomfield, **LE PROCES D'HENRY KISSINGER** d'E.Jarecki, **DERRIDA** de K. Dick, **D'AUTRES MONDES** de J. Kounen, **ALIENATIONS** de M. Ben Smail, **LA RAISON DU PLUS FORT** de P. Jean, **LE FANTOME D'HENRI LANGLOI** de J. Richard, **RIVERS AND TIDES** de T. Riedelsheimer, **MURDERBALL** de H.A. Rubin, **LE BLUES DE L'ORIENT** de F. Strauss, **DERNIERE SAISON** de R. Mathié, **ORCHESTRA** d'A.Ferrente, **SURFWISE** de D. Pray, **WASTE LAND** de L.Walker, **VENTS DE SABLE** **FEMMES DE ROC** de N. Borghers, **ENNEMIS INTIMES** de W. Herzog, etc.

Eurozoom a aussi toujours veillé à entretenir un travail d'accompagnement auprès d'auteurs reconnus tel que Daniel Burman, Feo Aladag, Radu Jude (**AFERIM**, Ours d'argent 2016) Armando Bo (**ULTIMO ELVIS**), les frères Vega (**OCTUBRE**, Prix du Jury Un Certain Regard 2010), Sarah Polley (**STORIES WE TELL**), Sally Potter (avec **GINGER ET ROSA** et **THE PARTY**), Agnieszka Holland ou encore plus récemment Kiyoshi Kurosawa avec le film **CREEPY** et bientôt avec son nouveau film de science fiction, **AVANT QUE NOUS DISPARAISSE**, présenté en compétition au Festival de Cannes 2017 dans la section **UN CERTAIN REGARD**.

Eurozoom dispose également d'une expérience des films d'animation japonaise sans pareille dans les salles françaises, avec notamment **BELLADONNA** ressorti en version restaurée après 43 ans de blackout, les longs métrages de Mamoru Hosoda (**LA TRAVERSÉE DU TEMPS**, **SUMMER WARS** et **AME & YUKI - Les ENFANTS LOUPS**, qui a réalisé plus de 250 000 entrées), ceux de Keiichi Hara (**UN ÉTÉ AVEC COO**, **COLORFUL** et **MISS HOKUSAI**) mais aussi des nouveaux talents comme Shunji Iwai (**HANA & ALICE MÈNENT L'ENQUÊTE**) et plus récemment le film de Makoto Shinkai (**YOUR NAME**) qui a déjà séduit plus de 300 000 personnes au cinéma et **LOU ET L'ÎLE AUX SIRENES**, Cristal du Meilleur Film à Annecy en 2017.

BENSHI.FR SOUTIENT UN JOUR ÇA IRA

Benshi.fr est un site internet de recommandations de films de qualité adaptés aux enfants de 2 à 11 ans.



LISTE ARTISTIQUE

Djibi **DIAKHATÉ**
Ange **LATH**
Mouna, Mohamed et Yahia **BENZAIED**
Didar **ALI HASSANI**
Marietou **DIABY**
Milana et Lidia **KAGERMANOVA**

LISTE TECHNIQUE

Un film de **Stan et Édouard Zambeaux**
Réalisé par **Stan Zambeaux**
Images **Stan Zambeaux**
Écrit par **Stan et Édouard Zambeaux**
D'après une idée originale d'**Édouard Zambeaux**
Produit par **Marc Berdugo, Elfriede Leca et Isabelle Gripon**
Montage : **Emmanuelle Baude**
Conception sonore : **Pierre Carrasco**
Étalonnage : **Alexandre Sadowsky**
Musique originale : **David Reyes**
Chansons originales : **Peggy Rolland**
Une production **Magnéto Prod**

Avec la participation du **Fonds Images de la Diversité - Commissariat général à l'égalité des territoires - Centre national du cinéma et de l'image animée**
Avec la participation du **Ministère des Solidarités et de la Santé, Délégation à l'information et à la communication**

«Une gifle
au cœur»
LIBÉRATION



«Une pépite
d'humanité»
CAUSETTE